



*La Belgique joyeuse, Thomas Bernhard et Staline*

Les Belges, décidément, me fascinent au point que je me régale de leur presse quand je la trouve en kiosque ou à défaut sur Internet ! Une grande partie d'entre eux parle français mais pas comme en France, pas comme au Québec ou aux Antilles – rien de moins créole qu'un ou une Bruxelloise ! – pas comme en Afrique mais comme nulle part ailleurs. Ils habitent la langue française d'une façon inimitable que l'on qualifie de pragmatique pour dire sans doute qu'elle échappe à l'analyse, en tout cas à la mienne. Le comble c'est que ces Belges donnent le la dans la langue française puisque le maître n'en est autre qu'un de leurs compatriotes, le fameux Grevisse, auteur du célèbre *Le bon usage*. Sa thèse est simple : ce qui organise la langue n'est pas tant la règle, comme le prétendent les linguistes hexagonaux, que l'usage. Il reprend d'ailleurs la remarque de Littré, qui de son côté s'en désolait, disant que l'usage est le tyran des langues. Malicieusement, il place en exergue de son *opus* une citation du *Voyage en Grèce* de Queneau : « Le français normal poursuit son cours ». Lire une notice du Grevisse s'avère souvent déroutant : on y trouve la règle avec ses exceptions qui sont tellement recevables que l'on ne sait pas quoi faire !

Si je vous dis tout cela, c'est que de tous les peuples de la Gaule, les Belges semblent les seuls à se disputer pour une question de langue. Se disputent-ils tous d'ailleurs, francophones comme Flamands ? Ce n'est pas sûr mais en tout cas, il suffit que l'un cherche noise, que l'autre se défende, pour que les deux y soient pris ! N'est-ce pas la logique du stade du miroir ? Cela dit, ce sont des gens sérieux puisqu'il n'y a peut-être pas d'autre raison pour se crêper le chignon que la langue. Ne constitue-t-elle pas une infrastructure comme une autre voire la première quand on est lacanien ? Staline, comme le signale Lacan le pensait et interdisait par conséquent d'en inventer une autre (*Ecrits*, p. 496). Les Belges dont la vivacité et la truculence sont légendaires (Bosch, Breughel, Rubens, etc.), témoignent donc sans relâche d'une jouissance obstinée de la langue. N'est-ce pas ce qui caractérise et donne à leur vie politique son réel épice ? Nombre de gens raisonnables, surtout quand ils sont de gauche, se scandalisent en chantant que l'important est plutôt le socio-économique. Sans doute, mais l'on pourrait leur rétorquer que dans ce cas la politique est la même partout, de Bruges à Kuala-Lumpur. Bonjour l'ennui !

Les Belges s'ennuient-ils ? On peut vraiment en douter d'autant plus qu'il n'est pas certain qu'ils existent. En effet, ils n'ont aucune langue commune et chaque partie ignore superbement celle de l'autre. La Belgique qui, au contraire des Belges existe, faisait l'actualité ces jours-ci en jouant sa survie dans des élections législatives dont les résultats laissent perplexes : les Flamands ont majoritairement voté pour un parti séparatiste tandis que les francophones choisissaient dans les mêmes proportions (près de 30%), le parti socialiste local qui s'était employé à les rassurer en leur promettant une Belgique aussi fédérale que prospère ! Au moment où je vous écris (la mi-juin), le roi consulte, les deux camps discutent en secret et tout ce beau monde s'amuse...disons qu'il jouit.

Une anecdote. Le vainqueur dans la partie francophone du pays, Elio Di Rupo, socialiste spectaculaire arborant depuis des décennies un nœud papillon rouge vif, signe manifeste de rupture avec le capitalisme, a annoncé pendant la campagne électorale que le futur

gouvernement – oh l'optimisme ! – sera régulièrement évalué. Formidable, l'Autre n'existe pas en Belgique plus qu'ailleurs (sans doute moins) mais on va le surveiller quand même voire l'installer là où il n'est pas encore ! C'est l'Etat partout (et non pastout) qui me rappelle les *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard, un auteur qui manque cruellement à la Belgique flamande ou francophone : « L'Etat pense, *les enfants sont les enfants de l'Etat*, et agit en conséquence, et depuis des siècles il exerce son action dévastatrice. C'est en vérité *l'Etat* qui engendre les enfants, *il ne naît que des enfants de l'Etat*, voilà la vérité. Il n'y a pas d'enfant libre, il n'y a que l'enfant de l'Etat, dont l'Etat peut faire ce qu'il veut, l'Etat met les enfants au monde, on fait seulement croire aux mères qu'elles mettent les enfants au monde, *c'est du ventre de l'Etat que sortent les enfants*, voilà la vérité» (Folio, p.48). L'on se défendra de ce réquisitoire en disant que ce sont là les imprécations d'un furieux mais ne met-il pas plutôt le doigt avec une mordante ironie sur le délire ambiant qui vise à combler le gouffre de l'Autre qui n'existe pas. L'Etat cache-sexe du réel, n'est-ce pas l'évidence même ?

La question de la canaille dont je vous ai parlé le mois dernier à propos de Staline m'ayant particulièrement intéressé (on n'est jamais mieux servi que par soi-même !), je me suis reporté au volumineux ouvrage que je vous recommandais *Staline. La cour du tsar rouge* de l'historien anglais Simon Sebag Montefiore ainsi qu'aux propos de Lacan et de Jam. Ceux de Lacan qui ne concernent que la canaille et non Staline, sont rares et elliptiques mais précis : – « le débile soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille » – ou la même idée mais dans l'autre sens – il faut refuser le discours analytique aux canailles parce que cela les rend bêtes –. Ils sont prolongés, comme souvent, par ceux de Jam qui, dans ses *Lettres à l'opinion éclairée*, les illustre par l'exemple de Staline : la canaille n'a pas d'altérité, elle est inentamable, sans scrupule, ni vacillation, ni manque-à-être. C'est de l'autisme politique à ne pas confondre avec le narcissisme ou le cynisme. Le rayonnement maléfique que déclenche cette position chez ceux qui ne la partagent pas – Staline a été autant adulé que craint – a été analysé par Freud dans sa célèbre *Psychologie collective et analyse du moi*. Les pages du Montefiore, nourries d'archives et de témoignages inédits, permettent de faire du personnage un portrait détaillé. Qu'il n'ait pas eu d'altérité ne voulait pas dire qu'il n'en rencontrait pas mais qu'il ne savait jamais quoi en faire quand il y était confronté, sinon l'éliminer brutalement. Méfiant, embarrassé, angoissé, ses réactions devenaient alors d'une violence inhumaine. Ne rêvant que de canons et d'industrie lourde à l'image des pays occidentaux, il décida d'en équiper l'URSS encore agricole et pour cela vendit une grande part de son blé. Résultat, la famine. Décidant tout aussi brusquement de collectiviser les campagnes, il se heurta aux paysans d'Ukraine, les fameux koulaks, qui traînèrent les pieds ; sans hésitation, il les affama, les massacra et déporta les survivants. Le parti communiste, l'armée rouge furent aussi purgés avec la même férocité pour la simple et bonne raison qu'il était absolument persuadé que des complots s'y tramaient contre lui. Résultat, des millions de morts. Son entourage proche, les célèbres Vorochilov, Molotov, Kalinine, Kaganovitch, Kroutchev, etc. vivaient ainsi dans la hantise d'être les prochaines cibles. Les tortionnaires eux-mêmes devenaient victimes à leur tour : Iejov, l'un des premiers maîtres d'œuvre des grandes purges, sera fusillé par son successeur, le sinistre Béria qui avait lui-même liquidé Lakoba et sa famille. Cette logique n'épargnait même pas les femmes les plus proches du potentat, sa belle-sœur, les épouses de Molotov, Kalinine, de Poskrebychev (son chef de cabinet), furent déportées ou fusillées. Le cas de cette dernière, Bronka Poskrebycheva, est l'un des plus « édifiant ». Elle serait venue le voir un soir pendant l'absence de son mari, parée de ses plus beaux atours, pour tenter d'obtenir la libération de son frère. Personne ne sait si elle le séduisit mais nul ne la revit jamais et à son mari désespéré qui la recherchait, Staline fit cette réponse : « Ne t'inquiète pas, on te trouvera une autre femme ! ». Les anecdotes plus monstrueuses les unes que les autres sont tellement abondantes que je ne peux que vous encourager à lire

l'ouvrage sans craindre ses 700 pages. Le plus choquant tient peut-être à ce qu'elles se lisent passionnément...

Vous y trouverez aussi, si nécessaire, le conseil clinique de Lacan confirmé. Que faire quand on rencontre une canaille, conjoncture à laquelle personne, même pas le clinicien, ne peut être certain d'échapper toujours. Réponse : on ne l'analyse pas, on ne la confond surtout pas avec un psychotique ordinaire et on passe son chemin !

Montefiore, Simon Sebag *Staline. La cour du tsar rouge*, Paris, Ed. des Syrtes, 2005

Lacan, J. « Note liminaire » *La scission de 1953*. Documents édités par Jacques-Alain Miller, Paris, Supplément au n°7 d'*Ornicar ?*, Paris 1976

Lacan, J. « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 543.

Miller, J.-A. *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Seuil 150-164.

